



Héraults en transition

FERUS

(« ce qui est sauvage », en latin)

Créée en 2003 de la fusion des associations ARTUS (sauvegarde de l'ours brun) et Groupe Loup France

Association nationale pour la défense et la sauvegarde des grands prédateurs (ours, loup et lynx)

Milite pour la coexistence du pastoralisme et du sauvage



Renaud de Bellefon

Historien, spécialiste de la montagne

Président de France Nature Environnement Hautes-Pyrénées et d'autres associations et collectifs de résistance en Bigorre

Responsable du programme Api'ours (plantation d'arbres fruitiers pour la biodiversité et l'ours en particulier) chez FERUS

Renaud de Bellefon et l'association FERUS

Ils s'emploient
à sauver
l'ours et la
biodiversité
pyrénéenne



quelque 70 ours ont été recensés par l'Office français de la biodiversité sur la chaîne pyrénéenne en 2021, contre moins d'une dizaine trente ans auparavant. Le bilan écologique pour la préservation de l'espèce est en bonne voie, mais la réintroduction du plantigrade n'a eu de cesse d'envenimer le conflit bouillant entre pro- et anti-ours. D'un côté, des éleveurs se plaignent d'attaques de troupeaux sur les estives. De l'autre, les acteurs écologistes sont victimes de menaces verbales et de dégradations de la part de la frange la plus virulente des anti-ours. À rebours de ce climat délétère, l'association FERUS organise des ateliers de plantation d'arbres fruitiers et réintroduit des essaims d'abeilles locales : c'est le programme Api'ours, dont Renaud de Bellefon est responsable. Ses objectifs ? Fournir aux ursidés les baies nécessaires à leur alimentation et aborder la réintroduction de l'espèce autrement que par le prisme des dégâts causés. Son credo (qui lui va comme un gant) ? « Sortir des idées préconçues et embêter le pouvoir ! » Nous avons assisté à l'un de ses ateliers.

Une demi-heure de cahots en voiture dans le piémont pyrénéen permet d'atteindre le bien nommé relais du Bois Perché, dans la

commune d'Aspet en Haute-Garonne. Le point de vue en vaut la chandelle : il permet d'apprécier les collines arborées et les pics enneigés du Paloumère et du Cagire. Nous sommes à la mi-janvier et des vents glacés auraient dû accueillir les courageux élèves



L'association FERUS organise des ateliers de plantation d'arbres fruitiers et réintroduit des essaims d'abeilles locales.

du lycée agricole d'Auzeville-Castanet, près de Toulouse (option agronomie et économie du territoire), venus participer à l'atelier. Il n'en est rien : « Il fait beau, voire trop beau », souligne Renaud de Bellefon, perplexe.

« J'ai été appelé pour présenter devant la classe le programme Api'ours. Lorsque je leur ai proposé de venir creuser avec moi, ils ont tous sauté de joie ! » lance-t-il en introduction, avec son franc-parler coutumier. La participation des élèves du lycée agricole et le



Renaud de Bellefon :
 « Nous cherchons des collectivités qui acceptent que nous plantions des arbres pour créer des espaces de biodiversité. Quand je leur dis que c'est aussi pour nourrir les ours, évidemment j'essuie des refus... »

choix du verger ont été décidés au gré des rencontres. « Pour trouver des terrains, il ne faut pas se restreindre aux communes, souvent frileuses. Les propriétaires privés sont plus réceptifs. J'agis en direct pour établir la confiance et saisir chaque opportunité, explique en connaisseur celui qui a fait des activités de haute montagne son sujet de thèse en 1997. Nous cherchons des collectivités et des particuliers qui acceptent que nous plantions des arbres gratuitement sur leur terrain pour créer des espaces de biodiversité. Quand je leur dis que c'est aussi pour nourrir les ours, évidemment j'essuie des refus... »

Une querelle vieille de plus de trente ans

Dans les Pyrénées, le conflit entre certains éleveurs et chasseurs d'un côté et les écologistes de l'autre ne cesse de s'envenimer depuis la réintroduction du plantigrade en 1996. Au début des années 1990, il restait

à peine une dizaine d'ours en France, regroupés dans le Béarn. « À cette période, l'espèce a disparu d'une zone de la portion centrale des Pyrénées située à cheval sur



« Pour trouver des terrains, il ne faut pas se restreindre aux communes, souvent frileuses. Les propriétaires privés sont plus réceptifs. J'agis en direct pour établir la confiance et saisir chaque opportunité », explique Renaud de Bellefon.

le Haut-Couserans et le Luchonnais. Elle n'a en revanche jamais vraiment quitté le Béarn », précise l'historien.

ARTUS, aujourd'hui fusionnée avec le Groupe Loup France au sein de l'association FERUS, est née dans ce contexte. Poussés par l'opinion publique et les directives européennes,



les gouvernements Rocard puis Balladur avaient tenté d'enrayer le déclin de la population d'ursidés en région béarnaise. Mais les maladresses de communication et les ambitions politiques avaient fait échouer les tractations avec les acteurs locaux. Résolus à agir pour sauver la présence de l'ours dans les Pyrénées, naturalistes amateurs et scientifiques se rassemblent alors pour fonder dès 1989 l'association ARTUS.

Dans le même temps, dans le Haut-Comminges, un groupe d'élus porté par le maire de Melles, André Rigoni, s'inscrit à contre-courant des orientations productivistes de l'époque. Afin de préserver leur patrimoine naturel, et en dépit du fait que leurs localités de haute montagne souffrent d'une baisse de population et d'une activité économique réduite, ces élus refusent de grands projets industriels, parmi lesquels une station hydraulique. Ils fondent l'Association pour le développement économique et touristique de la haute vallée de la Garonne (ADET) et choisissent l'ours comme emblème afin d'attirer les visiteurs. La complémentarité entre les deux associations est alors évidente.

ARTUS engage sur ses fonds propres une étude de faisabilité autour de la réintroduction de l'espèce dans le Haut-Comminges. Et après plusieurs années de tractations, l'État choisit les deux associations pour co-organiser les premiers lâchers d'ours slovènes aux alentours du village de Melles. Ces derniers « sont prélevés dans une population excédentaire vouée à être abattue dans son pays d'origine », précise Renaud de Bellefon. C'est ainsi que le 19 mai 1996, la jeune femelle Ziva, alors âgée de 6 ans et pesant 104 kilos, bondit hors de sa cage et s'élance à la conquête des pentes du Cagire et de son nouveau royaume. Arrivée gestante, elle donne naissance à deux oursons l'année suivante : Kouki et Néré. Ce second mâle se reproduira avec la dernière représentante de la lignée pyrénéenne, Cannelle. En 2004, celle-ci mourra d'une balle dans le thorax, provoquant une vague d'indignation. Son petit Cannellito, dernier porteur des gènes de la souche pyrénéenne, gambade toujours dans les forêts de Bigorre et du Luchonnais. Sa petite taille lui laisse moins de chances de s'accoupler face aux autres mâles slovènes, plus imposants, mais qui sait ?

Renaud de Bellefon :
« Les ours slovènes sont prélevés dans une population excédentaire vouée à être abattue dans son pays d'origine. »

Vingt ans plus tard, commémorant une collaboration réussie et une dizaine d'autres lâchers, l'association ARTUS, devenue FERUS, décide de planter 40 arbres fruitiers dans le cadre de son programme Api'ours.

Sauver l'ours et la biodiversité pyrénéenne

Au Bois Perché, 25 lycéens avancent, pelle à la main et bottes aux pieds, rompant la tranquillité d'une dizaine de hérons gardes-bœufs. « Vous savez pourquoi on utilise des variétés d'arbres fruitiers ? interroge à la volée Renaud de Bellefon, habillé de son manteau rouge de Père Noël des ours. La consommation de végétaux représente 75 à 80 % de l'alimentation des ursidés. Autrement dit, l'essentiel de leur régime alimentaire, et celui de la faune en général, dépend des abeilles et autres pollinisateurs, maillon clé de la chaîne de la vie. Nous allons planter une vingtaine de pommiers et de poiriers achetés à une pépinière voisine. Le poirier monte haut, tandis que le pommier grandit en largeur. On va donc varier les espacements », explique l'historien militant qui a troqué temporairement son chapeau contre celui d'animateur de classe nature. Les jeunes s'activent.

Après une heure de pelletage, il faut entourer les jeunes plants de piquets pour les protéger des cervidés. « C'est la partie la plus difficile », avoue une jeune fille nommée Laafi. « Au Burkina Faso, mon prénom signifie "la Paix" », explique-t-elle. La nouvelle résonne comme une prière. « Au lieu de manger des brebis, les ours mangeront des fruits, résume-t-elle entre deux coups de masse. Je suis volontaire internationale. Je suis venue en France car je m'intéresse aux abeilles. Je souhaite devenir apicultrice dans mon pays ». « Bonne idée ! Je pourrais te présenter des éleveurs d'abeilles locales », lui répond Renaud de Bellefon. Et d'expliquer : « Concernant les abeilles, il y a deux problèmes différents. Premièrement, la conservation et le développement de la race locale, l'abeille noire. Elle est concurrencée par la Buckfast. Cette race hybride est le produit d'un croisement d'abeilles



Renaud de Bellefon :

« Le projet de plantation se prévoit sur le long terme et dans la globalité. Les arbres plantés aujourd'hui seront en pleine vigueur dans vingt ou trente ans, et chaque arbre participe au cycle de biodiversité essentiel pour que les abeilles sauvages et les ours prolifèrent. »

sélectionnées pour leurs qualités (très productives, peu agressives...). La proximité des deux types d'élevages entraîne une contamination génétique. L'autre problème c'est la transhumance, peu ou pas étudiée, qui peut être le fait d'éleveurs d'abeilles de race locale ou non. Sur un espace donné, l'arrivée de transhumants à proximité, parfois plusieurs centaines de ruches, entraîne automatiquement une concurrence temporaire dans la quête de nourriture. »

Le projet initial d'Api'ours comprenait l'installation d'essaims d'abeilles noires locales. « Nous avons pris conscience de la place de l'abeille domestique dans le cortège des insectes pollinisateurs, et nous étudions dorénavant la pression apicole au cas par cas. » En France, 85 % de la pollinisation des plantes à fleurs est effectuée

par des insectes sauvages, les 15 % restants par des abeilles domestiques. En tant que dernier maillon de la chaîne alimentaire, l'ours et tous les grands prédateurs sont des témoins permettant aux scientifiques d'évaluer le degré de préservation d'un milieu.



Au Bois Perché, 25 lycéens creusent pour planter la vingtaine de pommiers et de poiriers achetés à une pépinière voisine.

Face à l'adversité, garder le sourire et se faire plaisir

Depuis 2016, 281 arbres ont été plantés sur une dizaine de friches, clairières et prairies entre l'Ariège et les Pyrénées-Atlantiques. L'association assure aussi le suivi de la croissance. « C'est important d'observer l'évolution des plantations pendant quelques années. À Melles, l'Office national des forêts avait planté des fruitiers pour la biodiversité dans



*Patrick Leyrissoux,
vice-président de FERUS :
« Les anti-ours sont les plus
bruyants et pèsent de tout
leur poids sur les décisions
politiques dans ce dossier,
mais les choses avancent. »*

une clairière. Il n'y a pas eu de suivi et les plants ont tous été mangés par les cervidés, détruits par la neige ou envahis par les fougères... Vingt ans après, nous reprenons le flambeau. Une trentaine d'arbres ont été plantés à l'hiver 2022. À l'automne, tous se portaient bien », se félicite le militant. FERUS invite institutions et particuliers à participer en tant que bénévoles à la mise en place et au suivi des vergers. Un don d'argent peut aussi être fait à l'association pour soutenir le projet.

À une jeune qui lui demande si les ours vont venir jusqu'ici pour manger les fruits, Renaud de Bellefon explique qu'« ils n'auront pas colonisé ce territoire avant au moins vingt ou trente ans. Le projet de plantation se prévoit sur le long terme et dans la globalité. Les arbres plantés aujourd'hui seront en pleine vigueur dans vingt ou trente ans eux aussi, et chaque arbre participe au cycle de biodiversité essentiel pour que les abeilles sauvages et les ours prolifèrent. » Pointant du doigt la forêt couverte de ronces, Dandéane, un jeune lycéen du Tarn, fait remarquer que « si on la laisse faire, la nature se diversifie très bien toute seule ». L'historien lui répond : « Nous mettons souvent

dos à dos l'activité humaine et la nature. Certains prônent le tout-sauvage, d'autres l'économie avant tout. Pour ma part, j'essaie d'ancrer le sauvage dans l'activité humaine. C'est cette dimension que je valorise au sein de l'association FERUS. » Depuis 2008, des bénévoles de l'organisation sillonnent les marchés des Pyrénées en juillet et août dans le cadre du programme de sensibilisation « Parole d'ours ». À cette occasion, ils interrogent les passants – autochtones et touristes à parts égales – sur leur ressenti vis-à-vis de la présence de l'animal. Résultat : 80 % des répondants sont favorables à la réintroduction. « Les anti-ours sont les plus bruyants et pèsent de tout leur poids sur les décisions politiques dans ce dossier, mais les choses avancent », certifie Patrick Leyrissoux, vice-président de FERUS et coordinateur « ours ».

Dans le Béarn, des éleveurs de brebis fromagères utilisent le plantigrade comme symbole patrimonial. Porté par le Fonds d'intervention éco-pastoral (FIEP), le pédescaous (« va-nu-pieds » – surnom de l'ours en béarnais) est produit selon la tradition locale dans les vallées d'Ossau,

d'Aspe et de Barétous. Ce fromage à pâte tendre orné d'une patte d'ours incrustée dans sa croûte est réputé dans la région. « L'ADET a elle aussi tenté de l'utiliser comme emblème pour valoriser les produits issus de la viande de brouillard, mais l'initiative a fini par périr à cause de la pression des opposants. Nous espérons que les mentalités vont progresser », conclut Patrick Leyrissoux.

Renaud de Bellefon est moins optimiste : « Je ne pense pas que l'activité humaine sera favorable à l'ours et au sauvage du jour au lendemain. De toute façon, cela ne change pas grand-chose, car le monde court à sa perte. Mais je suis d'un naturel heureux, et regarde autour de moi : tout le monde a l'air de bien s'amuser ! » Cela fait plus de deux heures que les lycéens creusent et enfoncent de grands piquets les dépassant d'une tête au moins. Gaspard et Chloé continuent de se charrier en travaillant. Laafi brasse la terre de ses mains et Dandéane replante un chêne qui semblait mal en point. Pas de doute, cette génération d'humains est prête à cohabiter avec le sauvage.

DARD



DR

Les ours ne viendront pas avant au moins vingt ou trente ans. Le projet de plantation se prévoit sur le long terme.



DR

SIMON RENOU, journaliste indépendant, s'intéresse aux questions de genre et d'écologie, et globalement à toute initiative susceptible d'apporter des solutions aux problèmes sociétaux.